CHAPITRE XXX

GRANDE AVENTURE DE LA FORÊT

La duchesse, de plus en plus occupée de se divertir de ses hôtes, s'applaudit fort d'avoir persuadé à notre bon écuyer que l'enchantement de Dulcinée était véritable, quoique imaginé par lui-même. D'après cette idée et le récit des merveilles de la caverne de Montésinos, elle disposa la grande aventure qu'elle réservait à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux, et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, que le chevalier refusa, d'après le vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui était d'un beau drap vert : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il était tout neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Dès le matin du jour fixé, don Quichotte, armé de pied en cap, Sancho, revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse,

qui parut bientôt mise en amazone, une longue lance à la main, et belle, légère comme Diane, s'élança sur un beau coursier, dont notre héros tint la bride, malgré les instances du duc. On offrit à l'écuyer un vigoureux andalous, qui frappait la terre du pied ; l'écuyer demanda son âne, et ne voulut jamais d'autre monture. Tous les chasseurs, à cheval, partirent à la suite de la duchesse, et se rendirent dans une forêt située entre deux montagnes. Là les postes furent pris, les chiens découplés, les toiles placées, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descend aussitôt de son palefroi, court occuper un défilé par où les sangliers avaient coutume de passer, et prépare déjà sa lance. Don Quichotte et le duc, à pied, se tiennent à ses côtés. Sancho, qui venait d'apprendre que c'était aux sangliers qu'on en voulait, ne jugea point à propos de descendre de son âne; il se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avait-il pris ses précautions, que tout à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, paraît, vient, arrive les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables. Don Quichotte, l'épée à la main, s'élance droit au sanglier; le duc le suit : la duchesse, plus prompte, les aurait devancés tous deux si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jette à bas de son âne, s'enfuit, et, gagnant un arbre, fait ses efforts pour monter dessus; mais il ne peut arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche; la branche casse sous sa main : Sancho tombe; chemin faisant une autre branche l'accroche et le tient suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer, qui voit que la maudite branche déchire son habit vert, et qui craint encore, dans sa position, d'être à la portée du sanglier, se met à jeter des cris si perçants, que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expirait sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho, mis à terre, ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs, après avoir placé le sanglier sur un mulet, le cou-

vrirent de rameaux de myrte, et le portèrent en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellents mets : on ne songea qu'à dîner; et Sancho, s'approchant de la duchesse lui montra, d'un air fort triste, son habit vert déchiré. « Madame, dit-il, vous voyez ce que l'on gagne à vos belles chasses : si vous n'attaquiez que des lièvres ou bien de petits oiseaux, je n'en serais pas pour mon habit vert. Quel diable de plaisir trouvez-vous à venir chercher un animal qui d'un seul coup de dent peut vous envoyer dans l'autre monde, toute duchesse que vous êtes? Ne savez-vous pas la vieille romance :

Favila fut mangé des ours
Pour avoir trop aimé la chasse.

— Sancho, répondit le duc, ne dites point de mal de la chasse; elle fut toujours le délassement des rois et des héros. Elle est un art comme la guerre, dont elle retrace l'image, dont elle a les ruses, les stratagèmes; d'ailleurs, elle accoutume le corps à supporter la fatigue, rend plus agile, plus robuste, et préserve de beaucoup de vices, en éloignant de nous la mollesse. Quand vous serez gouverneur, je vous conseille d'aller à la chasse. — Pour cela, non, monseigneur : un bon gouverneur a la jambe cassée, et se tient à la maison. Ne serait-il pas beau, vraiment, que lorsqu'on vient lui demander justice, on répondît que monsieur chasse? Monsieur ne doit pas vivre avec des sangliers quand des hommes ont affaire à lui; c'est un plaisir de fainéant, et non pas de gouverneur. Je ne dis pas que quelquefois je ne chercherai à me divertir : certainement, pour me distraire, je me permettrai, les fêtes et les dimanches, de jouer une petite partie à la boule, ou à la triomphe; il n'y a rien à dire à cela, parce que je serai toujours prêt à quitter. Mais n'ayez pas peur que l'on me reproche de perdre mon temps et celui des autres. »

Le dîner se passa dans ces entretiens ; ensuite on continua la chasse. La nuit venue, comme on était prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout d'un coup éclairée d'un nombre infini de lumières ; on entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instruments guerriers. On s'arrête, on se regarde, on se

demande d'où peut venir ce bruit. Le bruit augmente ; les tambours, les fifres, les clairons maures retentissent, se confondent, et semblent toujours s'approcher. Don Quichotte lui-même est surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardaient un profond silence, lorsqu'un courrier, vêtu en démon, vint à passer en sonnant d'un effroyable cornet. « Courrier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? qu'allez-vous chercher, et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt? — Je suis le diable, répond le courrier, d'un accent terrible : je cours après don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs, qui conduisent sur un char Dulcinée du Toboso. — Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous. » Le diable se retourne alors : « Chevalier des Lions, dit-il, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée; il doit t'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obéis. » A ces mots il sonne du cor s'échappe, et fuit dans le bois.

La surprise de tout le monde augmente, surtout celle de Sancho, qui ne douta plus qu'en effet Dulcinée ne fût enchantée. « Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre? — Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer. — Vous êtes le maître, ajouta Sancho; pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. » En parlant ainsi, l'écuyer veut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit [illegible]

[illegible] peux-tu me refuser une
légère, qu'un enfant, pour la moindre faute, subit tous les
se plaindre? Regarde autour de toi, barbare : tous ceux
ient, qui m'entendent, sont attendris de mes malheurs;
i seul, inaccessible au sentiment de la pitié, tu considères
oid mes yeux, jadis si brillants, aujourd'hui noyés de
es joues autrefois vermeilles, et maintenant décolorées;
se enfin, qui me promettait de longues années de bon-
ui se flétrit, se consume dans les larmes, dans le désespoir.
de me croire telle que tu me vois en ce moment; par un
son art, Merlin me fait paraître ici comme j'étais avant
eur. Merlin a cru qu'il n'était point de tigre au monde que

pénitence
jours san
qui me v
toi seul, t
de sang-f
pleurs; m
ma jeune
heur, et q
Garde-toi
prodige d
mon malh

la beauté gémissante ne parvînt à désarmer; mais les tigres sont moins cruels, sont moins féroces que Sancho.

— Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien?— Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups de fouet ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point. Mais, en vérité, quand j'y pense, on prend ici de singuliers moyens pour obtenir ce que l'on désire. Madame Dulcinée, afin d'être belle, demande que je me déchire la peau; et pour m'engager à lui accorder cette petite bagatelle, elle m'appelle cœur de pierre, âme de bronze, barbare, tigre, tout ce qu'il y a de pis dans le monde. Encore si elle m'apportait de l'onguent et de la charpie, ou quelque petit présent en avancement de reconnaissance, on verrait ce que l'on peut faire. Monsieur mon maître, le plus intéressé dans l'aventure, let qui devrait au moins me caresser, me propose pour encouragement de m'attacher à un arbre et de me doubler ma portion. Ma foi, messieurs, je suis fort touché de vous voir tous attendris; cependant vous devriez penser qu'il s'agit ici de fouetter non seulement un écuyer, mais encore un gouverneur d'île; cela demande quelques réflexions, cela exige quelques politesses; il faut me donner le temps d'y songer, il faut choisir le moment d'obtenir une si grande grâce; et celui que vous prenez n'est point du tout bien choisi; je suis fort fatigué, fort las, et de très mauvaise humeur d'avoir déchiré mon habit vert.

— Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferais un scrupule de vous donner l'île promise, par la raison qu'un gouverneur d'une âme aussi dure que la vôtre, insensible aux larmes des belles, des affligés, des malheureux, n'est pas digne de commander à des hommes. Ainsi vous n'avez qu'à choisir : renoncez au gouvernement, ou subissez l'arrêt du destin. — Ne pourrait-on pas, répondit Sancho, me donner deux jours pour faire ce choix? — Non, s'écria Merlin; décidez-vous à l'instant même. Si vous persistez dans votre refus, Dulcinée, toujours paysanne, va retourner dans la caverne de Montésinos; si vous acceptez la pénitence, Dulcinée, avec tous ses attraits, ira dans les Champs-Élysées attendre l'accomplissement de la parole que vous me donnerez. »

Sancho, la tête baissée, ne se pressait pas de répondre. « Allons.

mon ami! lui dit la duchesse, un peu de résolution! un peu de reconnaissance pour le maître qui vous a nourri! Un *oui* ne vous coûtera guère, et nous rendra tous heureux. Considérez... — Mon Dieu, madame! interrompit l'écuyer, je considère que le mal d'autrui n'est que songe, et qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais malheureusement pour moi je vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet, pour que le monde jouisse encore des attraits de madame Dulcinée, que je ne croyais ni si belle ni si enchantée. J'y mets pourtant les conditions suivantes : d'abord que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir la pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; item, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang; item, que si quelque coup porte par hasard en l'air il entrera toujours dans le compte; enfin que si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir. — Soyez tranquille sur cet article, répond l'enchanteur; car au même instant où finira le nombre prescrit, Dulcinée, désenchantée, viendra remercier elle-même son aimable libérateur, et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes. — Allons! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence. »

A ce mot la musique se fit entendre, ainsi que le bruit de la mousqueterie. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidèle écuyer; tout le monde le félicita de l'heureuse fin de cette aventure; et la belle aurore, qui déjà commençait à teindre de couleur de pourpre les nuages de l'orient, engagea toute la troupe à regagner le château

CHAPITRE XXXII

LETTRE DE SANCHO A SA FEMME, AVEC D'AUTRES ÉVÉNEMENTS

C'était l'intendant du duc, homme d'un esprit inventif et gai, qui avait disposé toute l'aventure dont on vient de rendre compte. Il promit à ses maîtres une fête nouvelle, dont les préparatifs étaient déjà faits. Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittait plus, lui demanda s'il s'occupait de désenchanter Dulcinée; l'écuyer lui répondit qu'il était fort exact à tenir sa parole, et que déjà la nuit passée il s'était donné cinq coups, à compte des trois mille trois cents. « Ce n'est guère, reprit la duchesse; mais avec quoi vous êtes-vous frappé? — Avec ma main, répondit Sancho. — Cela ne suffit pas, vraiment; je doute que le sage Merlin approuve cette manière d'accomplir la pénitence. Il faut avoir une discipline de bonnes petites cordelettes, dont chaque nœud se fasse sentir. Vous jugez bien, mon cher ami, que la gloire de désenchanter une illustre dame comme Dulcinée doit coûter un peu de peine à celui qui l'entreprend. — Comme il vous plaira, madame : choisissez vous-même cette discipline, je m'en servirai volontiers, pourvu qu'elle ne me fasse point de mal; car je vous confie que ma peau est d'une délicatesse, d'une finesse extraordinaire; ainsi je vous recommande d'y avoir égard. Mais, en attendant, permettez que je montre à votre altesse une lettre que j'écris à ma femme, Thérèse Pança. Je serai

bien aise de savoir si vous en êtes contente, et si vous trouvez que mon style soit celui d'un gouverneur. — Est-ce vous tout seul qui l'avez écrite? — Non, parce que j'ai beaucoup d'affaires, qui me prennent tout mon temps, et que, d'ailleurs, je ne sais ni lire ni écrire, quoique je sache signer mon nom; mais c'est moi qui l'ai dictée. — Voyons-la donc; je suis sûre qu'elle sera digne de vous. » Aussitôt Sancho tira de son sein un papier où la duchesse lut ces paroles :

« LETTRE DE SANCHO PANÇA A THÉRÈSE PANÇA, SA FEMME

« Qui aime bien étrille bien, ma chère femme; c'est ainsi que la fortune m'a traité. Tu n'entends peut-être pas ce que je veux dire, par la suite tu l'entendras mieux. Il s'agit, Thérèse, présentement, de t'acheter un carrosse. Toute autre manière d'aller ne peut plus te convenir, et n'est bonne que pour les chats. Tu es femme d'un gouverneur; je pense que ce mot dit tout.

» Je t'envoie un habit vert de chasse, dont madame la duchesse, qui m'aime et que j'aime beaucoup, m'a fait présent; arrange-le de manière que tu en puisses tirer un corset et un jupon pour la petite. Mon maître, à ce que j'entends dire, est un fou sage et agréable; on ajoute que je ne lui dois rien. Tu sauras de plus, ma femme, que nous avons fait un voyage à la caverne de Montésinos. L'enchanteur Merlin m'a choisi pour désenchanter madame Dulcinée, qui s'appelle chez nous Aldonzo. Moyennant trois mille trois cents coups de fouet qu'il faut que je me donne, moins cinq que je me suis déjà donnés, la susdite dame se trouvera désenchantée comme père et mère. Il est inutile, Thérèse, d'aller conter cette histoire à tes voisines : l'une dirait blanc, et l'autre noir; ce seraient des caquets à n'en pas finir.

» Je compte me rendre dans mon gouvernement avant peu de jours; je t'avoue que j'ai hâte d'y arriver, pour amasser de l'argent, chose dont on dit que les nouveaux gouverneurs sont friands. Quand j'aurai tâté le pouls à mon île, je te manderai s'il faut que tu viennes m'y joindre. Notre âne se porte à merveille, et te dit bien des tendresses. Madame la duchesse te baise les mains : réponds poliment sur cet article; car la politesse, à ce que prétend mon maître, est une fort bonne chose, qui ne coûte presque rien. Dieu n'a pas

voulu que je trouvasse dans nos courses une autre valise avec cent écus d'or; mais console-toi, Thérèse, le gouvernement nous revaudra cela. Tout le monde m'assure qu'il ne s'agit que d'avoir des mains. Sois tranquille, tu seras riche. Dieu te rende telle, ma chère femme, et me conserve longtemps pour te servir!

» De ce château, le 20 juillet 1614.

» *Ton mari le gouverneur,*

» SANCHO PANÇA. »

La duchesse, après avoir lu cette épître, dit à Sancho qu'elle était fort bien, excepté qu'elle semblait annoncer un certain amour de l'argent peu louable dans un gouverneur. Sancho lui offrit d'en écrire une autre; mais la duchesse garda celle-ci, qu'elle alla montrer au duc, dans un superbe jardin où ce jour même on devait dîner. La lettre et les explications que donnait Sancho firent l'entretien du repas. A peine avait-on desservi, qu'on entendit dans le lointain le triste son d'un fifre aigu et d'un grand tambour en sourdine. Cette discordante musique approchait assez lentement : tout à coup on voit arriver une espèce de géant, vêtu d'une longue tunique noire, que traversait un large baudrier de même couleur, auquel pendait un effroyable cimeterre. Cet homme était précédé de deux tambours et d'un fifre, vêtus de deuil comme lui; une barbe énorme et d'une blancheur éblouissante lui descendait jusqu'aux genoux. Il s'avance d'un pas lent, réglé par les coups des tambours, vient s'incliner devant le duc, se relève, et d'une voix grave lui adresse ces paroles :

« Puissant prince, tu vois devant toi Trifaldin de la Barbe blanche, l'écuyer et l'ambassadeur de la comtesse Trifaldi, surnommée la Doloride. Cette infortunée est venue à pied du royaume de Candaya, dans le seul espoir de te raconter ses incroyables aventures, et d'obtenir de toi quelques renseignements sur l'invincible chevalier don Quichotte de la Manche, qui seul peut terminer ses maux. Elle est à la porte de cette forteresse, et demande la permission de mettre à tes pieds ses douleurs. »

Après ce discours, Trifaldin toussa, et mania du haut en bas son épaisse barbe blanche. « Brave écuyer, répondit le duc, dès longtemps nous sommes instruits des infortunes étranges de la triste

Doloride : assurez-la du plaisir que j'aurai de la recevoir, de lui donner tous les secours que ma qualité de chevalier m'oblige d'offrir aux dames. Ajoutez, pour la consoler, que le valeureux don Quichotte se trouve justement ici. » A ces mots le géant Trifaldin s'incline de nouveau devant le duc, et s'en retourne du même pas, toujours au son de sa triste musique.

« Vous le voyez, s'écria le duc en s'adressant à notre héros, malgré les efforts de l'envie, la vertu ne peut échapper aux justes hommages de l'univers. Peu de jours se sont écoulés depuis que votre présence honore ces lieux, et voilà que des pays les plus lointains les malheureux, les opprimés, guidés par votre seule renommée, viennent implorer votre appui. — O Dieu de bonté! s'écria don Quichotte, je te remercie de m'avoir donné l'emploi si difficile mais si glorieux de chevalier errant! Qu'elle arrive cette Doloride, qu'elle me raconte ses peines : elle peut compter d'avance et sur mon bras et sur mon cœur.

CHAPITRE XXXII

HISTOIRE DE LA DOLORIDE

La comtesse Trifaldi ne tarda pas à paraître. On vit entrer dans le jardin douze femmes vêtues de deuil, avec des coiffes blanches si longues, qu'elles retombaient jusqu'à terre. Elles marchaient sur deux lignes, et précédaient la comtesse, dont l'immense robe noire se terminait par trois pointes, que trois pages portaient gravement. Cette comtesse était voilée, ainsi que ses douze compagnes, et s'avançait en s'appuyant sur son écuyer Trifaldin. Le duc, la duchesse, notre héros, se levèrent à son approche : la Doloride, sans ôter son voile, vint se jeter aux pieds du duc, qui se hâta de la faire asseoir à côté de la duchesse, et lui demanda respectueusement ce qu'il pouvait faire pour son service. « Puissantissime seigneur, répondit-elle d'une voix forte, et vous bellissime dame, et vous illustrissimes auditeurs, je suis bien sûre d'émouvoir vos cœurs obligeantissimes par les récits de mes chagrins, de mes tourments horribilissimes. Mais, avant tout, daignez m'informer si vous possédez dans ces lieux l'invictissime don Quichotte et son écuyer excellentissime. — Oui, madamissime, interrompit Sancho; voilà devant vous le magnanimis-

sime don Quichotte de la Manchissime, avec son écuyer fidélissime; vous les trouverez diligentissimes à servir votre beauté dolorissime. » Don Quichotte alors se fit connaître, et promit de tout entreprendre pour l'infortunée comtesse. Celle-ci voulut embrasser ses genoux; notre héros ne le souffrit point, et lui demanda seulement de l'instruire de ses malheurs. La Doloride, toujours voilée, commença ce triste récit :

« Vous connaissez sans doute, dit-elle, le fameux royaume de Candaya, situé entre la mer du Sud et la grande Taprobane, deux lieues par delà le cap Comorin. C'est là que régnait la reine Magonce, veuve du roi Archipiela, qui n'avait laissé en mourant pour seule héritière de ce vaste État que l'infante Antonomasie. Ma naissance, mon âge, ma qualité de première duègne du palais, me valurent l'emploi glorieux d'élever la jeune princesse.

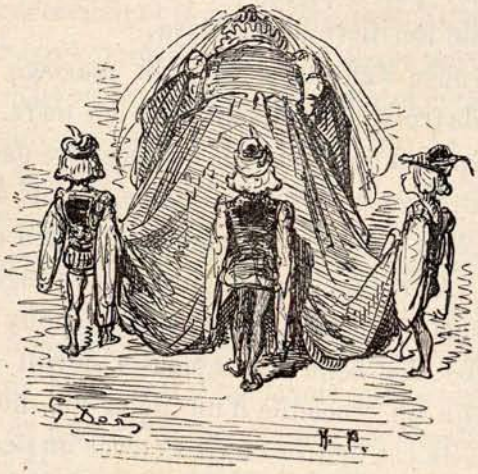
» Pour mon malheur, la princesse Antonomasie était fort volontaire. Au lieu d'accorder son affection et sa main à un prince, elle s'éprit d'un simple chevalier, et lui donna une promesse de mariage par écrit. Le chevalier, Clavijo, alla montrer cette promesse au premier juge du bailliage, et lui demander pour épouse Antonomasie. Le juge, après s'être assuré que la promesse était en bonne forme, s'en vint interroger l'infante, reçut sa déclaration, la fit remettre entre les mains d'un honnête alguazil de cour, et donna bientôt la sentence par laquelle don Clavijo était reconnu l'époux légitime de la belle héritière de Candaya.

» La reine Magonce s'affecta si fort du mariage précipité de sa fille, qu'au bout de trois jours elle fut mise en terre.

» A l'instant même où l'on venait de la descendre dans la sépulture, nous voyons paraître au-dessus de la tombe, monté sur un cheval de bois, le fameux géant Malambrun, cousin germain de la défunte, et le plus cruel des magiciens. Malambrun, pour venger la mort de sa cousine, qu'il aimait, enchanta les nouveaux époux sur la pierre de cette même tombe. La belle Antonomasie devint une guenon de bronze, don Clavijo un crocodile d'un métal qui nous est inconnu. Tout à coup, près de ces figures on vit s'élever un perron de marbre, sur lequel était écrit en caractères syriaques : *Les deux coupables ne reprendront leur première forme que lorsque le vaillant chevalier de la Manche osera m'appeler en combat singulier.* Non content de

cette vengeance, le terrible Malambrun tira son large cimeterre, me saisit tremblante par les cheveux, et prêt à frapper s'arrêta : « Non, dit-il, je veux te laisser la vie, afin de mieux te punir, afin d'envelopper dans ton châtiment toutes les duègnes du palais qui n'ont pas su veiller sur la jeune Antonomasie. » A ces mots il disparaît ; et mes compagnes et moi nous sentons toutes à nos mentons comme des millions de pointes d'aiguilles. Nous nous pressons d'y porter les mains ; hélas ! nous trouvons..... nous trouvons ce que nous allons vous montrer. »

La Doloride aussitôt et les douze duègnes qui l'accompagnaient lèvent à la fois leurs voiles, et font voir d'épaisses barbes, les unes noires, les autres blondes, quelques-unes grises, quelques autres blanches. Sancho recula de six pas ; le duc, la duchesse et notre héros se regardèrent avec des yeux surpris. « Voilà, voilà, reprit la comtesse, dans quel état nous a mises ce scélérat de Malambrun ; voilà comment ce barbare a déshonoré nos charmes. Plût au ciel que son cimeterre eût tranché nos tristes jours ! La vie est pour nous un affreux supplice. Que peut devenir, que peut espérer une duègne avec de la barbe ? O duègnes, mes chères compagnes, venez, venez ; pleurons ensemble notre épouvantable avenir. » En disant ces paroles la Doloride s'évanouit.



CHAPITRE XXXIV

CONTINUATION ET FIN DE CETTE MÉMORABLE AVENTURE

Don Quichotte ayant juré qu'il détruirait tous les maléfices de Malambrun, la Doloride revint de son évanouissement. « Indomptable héros, dit-elle, mon âme, prête à s'échapper, s'est arrêtée à vos accents : je renais à la vie pour vous applaudir et vous donner les moyens d'ajouter à votre gloire. Sachez que d'ici au royaume de Candaya l'on compte cinq mille deux ou trois lieues par le grand chemin de terre; mais en allant par les airs, on n'en compte guère que trois mille deux cent vingt-sept. Le cruel Malambrun nous a dit qu'au moment même où nous aurions trouvé le chevalier que nous cherchions, il lui enverrait le fameux cheval de bois que montait Pierre de Provence lorsqu'il enleva la belle Maguelone. Ce cheval, qui n'est point ferré, qui ne mange, ne dort jamais, se dirige par une cheville plantée au milieu de son front; plus rapide que la pensée, il vole au-dessus des nuages. C'est le chef-d'œuvre du savant Merlin, ami de Pierre de Provence. Malambrun, par un effet

de son art, s'est rendu maître de ce coursier, sur lequel il traverse le monde, arrive le matin en France, et le soir même au Pérou : c'est une monture si douce, que la charmante Maguelone ne se trouvait en aucun lieu aussi bien assise, si à son aise, que sur la croupe de ce cheval. J'espère, je ne doute point qu'avant une demi-heure vous ne le voyiez arriver pour vous porter devant Malambrun.

— Combien tient-on sur ce cheval? demanda Sancho d'un air inquiet. — On y tient deux, répond la Doloride, l'un sur la selle et l'autre en croupe. Son nom est *Chevillard le léger*, qu'il mérite assurément, puisqu'il est de bois et qu'il vole. — Eh bien, je suis le serviteur de monsieur Chevillard le léger; mais j'ai l'honneur de vous déclarer que je ne monterai point sur sa croupe. Pardi oui! moi qui ai de la peine à me tenir sur mon âne, dont le bât, tout neuf, est plus doux qu'un petit matelas de soie, vous pensez que, sans mon coussin, j'irai faire trois ou quatre mille lieues à cheval sur un soliveau ! Oh que nenni ! oh que nenni ! Je prends assurément beaucoup de part au malheur arrivé à votre menton; mais je ne puis risquer de me casser le cou pour le plaisir de vous voir rasée; d'ailleurs, il faut que vous sachiez que je suis déjà retenu pour désenchanter madame Dulcinée. — Cependant, aimable Sancho, il est arrêté dans les destinées que rien ne peut se faire sans vous. — Rien ne se fera donc, madame la Doloride; car il est arrêté dans ma volonté que je ne suivrai point mon maître. Nous autres écuyers ne sommes jamais pour rien dans toutes ces aventures : vous savez que les historiens, en rendant compte des belles prouesses de nos maîtres, ne parlent non plus de nous que du Grand Turc. Je ne le trouve point mauvais; mais je ne veux point me mêler d'une affaire qui ne me regarde pas. »

A l'entrée de la nuit on vit paraître dans le jardin quatre sauvages demi-nus, portant sur leurs épaules un grand cheval de bois. L'un d'eux le pose à terre sur ses quatre pieds, et s'écrie d'une voix grave : « Le valeureux Malambrun engage sa parole à celui de vous assez hardi pour le combattre de n'employer contre lui d'autres armes que son épée. Qu'il monte donc sur ce coursier; que son écuyer monte en croupe : il leur suffira de tourner la cheville que vous voyez pour être portés à travers les airs devant le redoutable Malambrun; mais de peur qu'ils ne soient étourdis de la hauteur et

de la rapidité de la course, il est nécessaire qu'ils aient les yeux bandés jusqu'au moment où Chevillard les avertira par ses hennissements qu'ils sont à la fin de leur route. »

Cela dit, les quatre sauvages se retirent précipitamment; et don Quichotte, plein d'ardeur, veut s'élancer sur Chevillard. Il ordonne à Sancho de le suivre. « Non, s'il vous plaît, répondit l'écuyer : depuis que j'ai vu la monture, je me soucie encore moins du voyage. Je ne suis pas un sorcier, pour voler ainsi sur un bâton; et que penseraient mes insulaires, quand ils sauraient que leur gouverneur perd son temps à courir dans l'air? D'ailleurs, il y a trois mille lieues d'ici au pays de Candaya : lorsqu'une fois nous serons là, si monsieur Chevillard est fourbu, si le géant ne veut plus nous le prêter, comment revenir, je vous prie? Nous serons au moins douze ans à faire le chemin à pied. Pendant ce temps que deviendra mon île? Non, vous dis-je; tout bien réfléchi, je me dois à mon peuple, et je ne puis m'exposer. Saint Pierre se trouve bien à Rome; moi je me trouve à merveille ici, j'y reste. »

Mais il ne sut pas résister aux instances de sa bonne amie madame la duchesse, et déclara qu'il était prêt à partir. Don Quichotte court l'embrasser, le tire à part, et d'une voix basse : « Mon fils, lui dit-il, nous allons commencer un long et périlleux voyage, pendant lequel je prévois que nous serons sans cesse occupés. Ne pourrais-tu pas, avant de nous mettre en route, te retirer un moment dans ta chambre, sous prétexte d'aller chercher quelque chose, et là te donner un bon acompte sur les trois mille trois cents coups de fouet nécessaires à la félicité de celle qui règne sur mon cœur? Quand tu ne t'en donnerais que cinq cents, ce serait toujours cela, mon ami; tu sais bien qu'en toutes choses le plus difficile est le commencement.

— Pardieu! répondit Sancho, vous faites de belles propositions, et vous prenez bien votre temps! Je vais parcourir trois mille lieues à cheval sur une planche, et vous voulez que je commence par me déchirer le derrière! En vérité, votre seigneurie a perdu tout à fait le bon sens. Finissons d'abord l'aventure des barbes de ces dames; au retour nous nous occuperons de madame Dulcinée. » En disant ces mots ils revinrent, et don Quichotte, tirant un mouchoir, pria la Doloride de lui bander les yeux. Quand cela fut fait, il monta sur

n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien lorsque je suis le plus fort. Voilà tout ce que je peux vous offrir. »

Don Quichotte arriva dans ce moment; il venait d'être instruit de ce qui se passait; et voulant donner à Sancho quelques conseils sur sa conduite future, il demanda la permission au duc de l'emmener dans sa chambre. Là, quand il eut fermé la porte, et forcé l'écuyer de s'asseoir à ses côtés, il lui recommanda de craindre Dieu, de s'observer sévèrement, de ne point porter envie aux princes, aux nobles, plus grands que lui, de polir le ton et les manières rustiques de sa femme, d'obéir strictement aux lois, de pencher plutôt vers la clémence quand la justice n'en doit pas souffrir. Il lui conseilla enfin d'être propre sur sa personne, et sobre autant que possible.

« Corrige-toi, lui dit-il en terminant, de ton habitude de mêler à tes discours cette foule de proverbes qui, le plus souvent, sont hors de propos : ce n'est pas, je te l'ai déjà dit, qu'un proverbe court et bien appliqué n'ait quelquefois de la grâce; mais en les accumulant tu leur ôtes tout leur mérite.

— Pour ce dernier article, monsieur, interrompit l'écuyer, le bon Dieu seul peut y mettre ordre. J'ai la tête pleine de proverbes : aussitôt que je veux parler, ils se pressent tous sur mes lèvres; et quelquefois les meilleurs ne sortent pas les premiers. Cependant je vous promets d'y prendre garde. Un bon averti en vaut deux. Quand la maison est bien fournie, le souper est bientôt prêt. Il y a du remède à tout, hors à la mort. Tant vaut l'homme, tant vaut la terre. D'ailleurs, il n'est rien tel que d'être le maître : quand on commande et qu'on tient le bâton, il est aisé de faire ce qu'on veut. On n'a qu'à se frotter à moi, on y laissera sa laine. Les sottises des riches sont des sentences. Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches viennent bientôt. Ma grand'mère disait souvent : Tu vaux autant que tu possèdes...

— Satan puisse-t-il t'emporter ! s'écria don Quichotte en colère : depuis que je t'ai recommandé de ne plus dire de proverbes, tu en inventes, je crois, de nouveaux. Va, je n'espère rien de toi : tu ne seras que ridicule dans la place que l'on t'a donnée, et la honte en rejaillira sur ton maître. Je ne sais qui me tient que tout à l'heure je

n'aille avertir le duc de l'imprudence qu'il commet en confiant un gouvernement à un mauvais bouffon comme toi.

— Monseigneur, ne vous fâchez pas, reprit Sancho d'une voix soumise, et n'oubliez pas que c'est vous qui m'avez mis dans la tête cette île, à laquelle je ne pensais point. Si vous me croyez incapable de rendre mes sujets heureux, je suis le premier à n'en plus vouloir : toutes les grandeurs du monde ne me consoleraient pas de mal faire.

— Ces derniers mots nous réconcilient, dit don Quichotte en lui tendant la main ; je vois que ton cœur est bon, et c'est le premier mérite. Allons, plus d'inquiétude ; suis-moi, l'on m'attend pour dîner. »

CHAPITRE XXXVI

DÉPART DE SANCHO POUR SON ILE, ÉTRANGE AVENTURE ARRIVÉE A DON QUICHOTTE

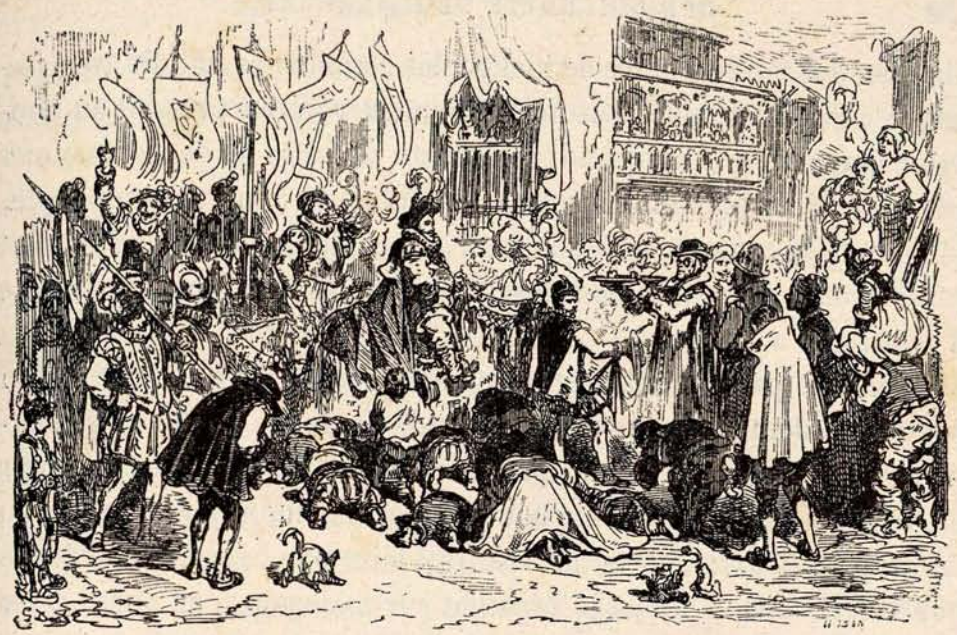
L'intendant, qui s'était si bien acquitté du rôle de la comtesse Trifaldi, reçut ordre, dès le même soir, de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avait déjà revêtu d'une espèce de simarre et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille. Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse, dont il baisa tendrement la main; ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes; enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder avec complaisance; et, presque aussi reconnaissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avança vers sa capitale, plus content et plus satisfait que le successeur des Césars.

SANCHO VINT RECEVOIR LA BÉNÉDICTION DE SON SEIGNEUR.

Don Quichotte ne l'eut pas plutôt perdu qu'il se trouva dans une affreuse solitude. Une profonde mélancolie s'empara du cœur de notre héros. La duchesse, qui s'en aperçut, le supplia de choisir dans toute sa maison quelqu'un qui pût le servir à la place de Sancho. « Non, madame, répondit tristement le chevalier. Je ne puis accepter de vos bontés que le sentiment qui vous les inspire; j'ose même prier votre excellence de défendre à vos serviteurs d'entrer jamais dans mon appartement. »

Aussitôt après le souper, notre héros se retira dans sa chambre, dont il ferma la porte soigneusement; ensuite, à la clarté de deux bougies, il se déshabilla tout seul. Mais, hélas! en tirant ses bas notre malheureux chevalier fit sauter à l'un des deux une douzaine de mailles : ce qui lui causa un violent chagrin ; il n'avait, il faut bien le dire, que cette seule paire de bas, et pas un brin de soie verte, car ils étaient de cette couleur, pour raccommoder cet énorme trou.

Tourmenté par ses tristes idées, et résolu de mettre ses bottes le lendemain, notre héros éteignit ses bougies et se coucha.



CHAPITRE XXXVII

COMMENT SANCHO PRIT POSSESSION DE SON ILE ET LA GOUVERNA

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenaient au duc composait le puissant État où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple, qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent; tous les habitants témoignèrent une grande joie. Notre écuyer, au milieu d'eux, fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit grâces à Dieu; après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris; mais ceux des habitants qu'on n'avait pas mis du secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siège de velours, sous un magnifique dais. L'intendant

du duc, qui faisait l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect : « Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage. »

Comme il parlait, entrèrent deux hommes, dont l'un était vêtu en paysan, et dont l'autre portait de grands ciseaux. « Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier; hier ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap : « Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici? — Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. » Surpris de ce que je n'hésitais pas, et croyant sans doute que je voulais lui voler de son drap : « Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes? — Oh ! mon Dieu, oui, » lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes; et cet honnête homme refuse non seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

— Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? — Je le confesse, répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. — Très volontiers, » s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies. « Vous les voyez, ajouta-t-il; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap. »

Tout le monde se mit à rire; Sancho seul ne perdit point sa gravité. « Le bon sens, dit-il, dans cette occasion, doit tenir la place de la loi : j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres ; car le temps m'est cher, et je n'aime pas le perdre. »

Deux vieillards se présentèrent. « Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai

prêté dix écus d'or à cet homme. Un long temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette; voyant qu'il paraissait l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un honnête homme, je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

— Qu'avez-vous à dire? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton. — Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. » Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son bâton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a rendu la somme qu'on lui demandait; ensuite il reprend son bâton, et, d'un air assuré, regarde tout le monde. Le premier vieillard, étonné, considère quelques instants celui qui venait de jurer, puis il lève les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère; et, sans rien dire, il allait sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avait pas perdu un seul de leurs mouvements, comparait, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguait fort bien sur l'un le caractère de la probité. « Tout n'est pas fini, dit-il : vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent, sur ma parole; vous êtes payé. — Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. — Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur; et pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout à l'heure. » Il est obéi; les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit, et les habitants de l'île ne doutent plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.

CHAPITRE XXXVIII

NOUVELLE PERSÉCUTION QU'ÉPROUVA NOTRE CHEVALIER

Pendant ce temps, le héros de la Manche, affligé de l'absence de son écuyer, fâché d'avoir déchiré ses bas verts, ne pouvait trouver le sommeil. Dès que l'aurore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours vert, le grand rosaire qu'il ne quittait jamais, et dans cet équipage descendit chez la duchesse. La duchesse venait de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérèse Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit grâce au hasard, qui lui présentait l'instrument dont il jouait le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et, d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter une romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutaient dans le jardin.

Comme il en était au dernier couplet, tout à coup, d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats, qui portaient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, que l'on n'avait pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables ne vînt l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats, qui couraient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténèbres,

LE PANSEMENT ACHEVÉ, IL PRIA QU'ON LE LAISSAT DORMIR.

étourdi par le bruit des grelots, allongeait à droite, à gauche, des coups d'estoc et de taille, en criant de toute ses forces : « Hors d'ici, magiciens perfides ! hors d'ici, canaille infernale ! don Quichotte vous brave tous. » Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautaient sur les meubles, sur les corniches, roulaient des yeux comme des escarboucles, et remplissaient l'air de leurs miaulements. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ses cris. Ils arrivent avec des flambeaux; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne voulait pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. « N'approchez pas, criait le héros, seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. » Heureusement le chat, épouvanté, prit la fuite avec ses compagnons; et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtait du sang à don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser ses égratignures. Don Quichotte remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguaient, les assura qu'il connaissait parfaitement les ennemis qu'il venait de combattre, et, le pansement achevé, pria qu'on le laissât dormir.